Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 17 (1991)

Heft: 3

Vorwort: Religion et Culture. Préface

Autor: Campiche, Roland J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PRÉFACE

Roland J. Campiche
Université de Lausanne, Institut d'Ethique Sociale de la FEPS,
Terreaux 10, 1003 Lausanne

La religion influence-t-elle la culture ? Belle question, globale, fondamentale quant au rôle de la religion dans la société. Deux exposés magistraux prononcés lors du colloque international «Religion et culture» (Université de Lausanne, 23 au 25 septembre 1991) ont bien montré la difficulté de donner une réponse ayant valeur universelle pour la société moderne. Car, d'une part il s'agit de s'entendre sur le sens prêté à la notion de culture, mais aussi sur l'interprétation donnée au changement tant social que religieux. Ainsi Wilson doute que les valeurs chrétiennes, telles l'auto-limitation et l'austérité puissent avoir prise sur une société d'abondance, pas plus d'ailleurs que des orientations religieuses nouvelles valorisant l'expérience émotionnelle ou extatique. Ces dernières sont, de son point de vue, trop conformes à l'esprit du temps, trop individualistes pour mordre sur le socio-culturel. Ainsi la religion n'a la capacité ni d'infléchir la rationalité technologique dominante, ni d'inspirer un mode original de sociabilité ; elle est devenue privée. Or, il n'y a pas de culture, ni de langue privées. La religion peut, de ce fait, continuer à réconforter l'individu, mais n'inspire plus une culture qui se développe en se référant à d'autres valeurs.

Dans une large mesure, J. Séguy partage l'analyse proposée par B. Wilson. Il ne parvient cependant pas exactement aux mêmes conclusions et cela pour au moins trois raisons.

Premièrement, la religion comme la culture, qui pendant une période se sont confondues, ne se limitent pas à la production de tabous et d'interdictions. Elles sont toutes deux soumises à un procès de recomposition sous la pression du changement social qui tend à les relativiser, pluraliser et partialiser. Deuxièmement, Eglises et sectes continuent à produire leur culture qui s'avère, en fonction même de l'éclatement de la culture globale, parfois adéquate, parfois déconnectée. Enfin, les idées circulent aujourd'hui selon des schémas différents du 19ème siècle. Cette évolution ouvre la voie à de nouvelles configurations religion/culture sans rapport avec leurs devancières.

Ces deux points de vue reflètent bien le long débat sur la sécularisation qui fut particulièrement virulent au sein de la Société Internationale de Sociologie des Religions. La littérature sociologique de ces vingt dernières années abonde en effet en analyses sur l'évolution du rôle de la religion dans les sociétés

modernes. Le débat mentionné recouvre un ensemble d'études théoriques ou empiriques qui traitent de l'influence sociale de la religion. Celle-ci conclut généralement à l'absence dans les sociétés modernes d'un principe unitaire, c'est-à-dire d'une religion, autour duquel s'organiserait l'ensemble de la société. Forts de ce constat, certains auteurs annoncent que la religion va disparaître irrévocablement de la scène sociale, en montrant que, contrairement aux autres domaines de la société (économie, éducation ...), la religion ne peut pas être soumise au processus de rationalité très typique de la modernité. Dans un autre cas, on avance la spécialisation de la religion, car en raison du procès de différenciation fonctionnelle qui caractérise la société actuelle, la religion serait contrainte de s'organiser en sous-système clos. Dans une troisième théorie de la sécularisation, on parlera plutôt de la «privatisation» de la religion, car une société orientée par les lois du marché et le pluralisme culturel laisse l'individu seul face aux questions de sens. D'autres auteurs encore mettent plutôt l'accent sur le processus permanent d'adaptation de la religion aux conditions propres à la modernité.

La question de la sécularisation est traitée dans tous les exposés présentés dans le cadre du colloque de Lausanne. Elle ne constitua cependant qu'un élément du débat. En effet, la présence conjointe de chercheurs étrangers et de spécialistes suisses des sciences sociales a permis non seulement de procéder à quelques comparaisons sur le plan international (par exemple avec les données françaises : Michelat et Lambert), mais encore de faire émerger soit des questions théoriques générales liées au choix d'une théorie sociologique (Lévy et Willaime), soit des questions épistémologiques propres au champ de la sociologie de la religion, mais transposables à d'autres champs puisqu'elles soulèvent des questions relatives au choix des indicateurs, de leur libellé, de leur pertinence, de leur signification sémantique (Vincent). L'analyse des systèmes de croyances (Krüggeler) ouvre ainsi sur des questions plus générales quant au maniement du langage par les sociologues.

Trois sociétés européennes occidentales présentent la particularité d'être bi-confessionnelles (catholique – protestante), à savoir les Pays-Bas, l'Allemagne et la Suisse. On aurait pu supputer une évolution similaire des rapports entre ces sous-cultures religieuses et la société globale dans ces trois pays. Or, si l'on considère le cas de la Hollande (Schreuder), on est bien obligé de constater que le (re)aménagement des rapports religion/culture ne s'opère pas de la même manière suivant les contextes, même si ceux-ci connaissent parallèlement un effacement des enceintes confessionnelles (Campiche). La Suisse apparaît globalement plus marquée que la Hollande par une tradition chrétienne qui oriente encore certains aspects de la vie sociale (Bovay), voire politique (Altermatt). Ce qui apparaît nettement au travers des représentations que les

Suisses se font du rôle sociétal des Eglises ne dit encore rien de leur rôle social en tant qu'organisation, comme le relève finement Geser.

Rejoignant la thèse de Wilson, Voll constate qu'en fonction du processus de différenciation fonctionnelle, et ce indépendamment des contextes socio-culturels et de leur degré de modernité, la religion apparaît de plus en plus comme une forme possible de loisir. Cette constatation atteste la disjonction des rapports religion et culture, c'est-à-dire la dislocation des systèmes religieux intégrés. Mais rend-elle compte du processus inverse d'assimilation de la religion dans la culture (Hervieu-Léger) ? Plus est, l'évolution même de la définition de l'objet en cause pourrait constituer à lui seul un argument pour poursuivre le débat entamé par Wilson et Séguy. La religion se dit aujourd'hui moins en termes institutionnels, ce qui ouvrait voici deux décennies les vannes des discours sur sa décomposition, qu'au travers de concepts, tels que spiritualité, éthique ... insistant sur son caractère multidimensionnel et diffus. A la limite, on peut se demander si ce glissement de langage n'est pas à l'origine de l'infléchissement des interprétations. Qui aurait imaginé qu'après avoir annoncé la fin des religions, dans les années soixante/septante, on proclamerait leur retour dans les années quatre-vingt ? Les textes qui suivent tendent à montrer qu'au-delà de ces représentations du phénomène, la modernité travaille la religion dans le sens de sa (re)composition. La prédominance d'une religion inclusive et attestataire ne signifie par conséquent ni la rupture du lien culture/religion, ni l'impossibilité que dans certains domaines la religion informe les codes sociaux.

L'analyse de la «nébuleuse mystique ésotérique» (Champion) témoigne de l'existence d'une religiosité parallèle. Sans qu'on puisse vraiment la qualifier de nouvelle en raison du fait qu'elle s'inscrit dans une continuité historique (Mayer), elle constitue un aspect de la (re)composition citée. Même si les nouveaux mouvements religieux regroupent peu d'adhérents, la religiosité parallèle mérite attention. D'une part, elle constitue une alternative aux courants dominants et d'autre part elle favorise une nouvelle approche de phénomènes qui touchent tous les types de religiosité, tels les rapports religion et médecine (Stolz).

Ce numéro thématique de la Revue Suisse de Sociologie rend donc compte d'un colloque qui marquait lui-même la fin d'une recherche entreprise dans le cadre du Programme National de Recherche 21. La problématique de chaque section du colloque était introduite par un président de séance. Un des membres de l'équipe de recherche sur le thème «pluralité confessionnelle, religiosité diffuse et identité culturelle en Suisse» présentait un aspect de cette dernière, puis deux préopinants en discutaient la pertinence théorique et la portée universelle en comparant la situation décrite avec celle de son pays. Nous avons essayé ci-après de respecter la forme orale et parfois polémique des différentes

contributions de façon à ce que le lecteur ait un reflet des discussions lausannoises. Ce dernier voudra bien tenir compte du fait que les présentations ci-après sont partielles et se référera au livre «Croire en Suisse(s)»[1], s'il souhaite disposer d'une information plus détaillée.

Le colloque «Religion et culture» n'aurait pu avoir lieu sans le soutien du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique et du Directeur du Programme National de Recherche 21, le professeur G. Kreis de Bâle, sans l'appui de l'Université de Lausanne, en particulier de sa Fondation du 450anniversaire ainsi que de l'apport substantiel de la Fondation Suisse pour la Réformation. Il s'est déroulé par ailleurs sous les auspices du groupe de recherche «Religion et modernité» du CNRS, du Département d'histoire et de sciences des religions de l'Université de Lausanne ainsi que de l'ASSOREL, comité de recherche de la Société Suisse de Sociologie. Grâce à la coopération de ces différentes instances, ce colloque – qui réunit une cinquantaine de participants – fut un succès. Le travail des sociologues de la religion suisses sort ainsi de sa clandestinité et prend place dans le concert des échanges internationaux.

1 R.J. Campiche et A. Dubach (éd.), Croire en Suisse(s), à paraître en septembre 1992 aux éditions L'Age d'Homme, Lausanne, et en allemand sous le titre „Jeder ein Sonderfall", co-édition NZN–TVZ, Zurich.